

L'heureux voyage de Flandres : temps du récit, temps de l'écriture, dans les *Mémoires de Marguerite de Valois*

*(paru dans Belinda Cannone (dir.), Le Bonheur en littérature.
Représentations de l'Autre et de l'Ailleurs, Klincksieck, 1998)*

En 1577, Marguerite de Valois quitte la France et entame un voyage diplomatique en Flandres, pour le compte de son frère François, duc d'Alençon et d'Anjou, candidat à la couronne des Pays-Bas. L'époque est alors, dans les deux contrées, extraordinairement confuse et violente, et le voyage est aussi, pour la princesse, une sorte de mise à l'écart de l'échiquier politique français, où, depuis la Saint-Barthélemy, elle ne parvient pas à trouver une place stable. Pour la première fois de sa vie, elle doit mener seule une négociation, dans un contexte et avec des partenaires qu'elle ne connaît pas. A la fin de sa mission, dont les résultats ne sont guère probants, elle doit fuir au galop un pays où sa sécurité est gravement menacée, et retrouver la France, où aucun des problèmes qu'elle avait quittés n'est résolu. Et pourtant, relatant près de vingt ans plus tard cet épisode dans ses *Mémoires*, elle en fait un des passages les plus lumineux, les plus habités, les plus heureux de son récit. La solitude, l'inconnu, le danger, se muent sous la plume de la mémorialiste en une invitation à voir, à comprendre, à sourire, tendue aux multiples lecteurs avec qui elle converse en imagination : car elle est toujours seule, alors, et dans une impasse personnelle bien plus grave encore qu'à l'époque dont elle parle. Mais l'écriture crée du bonheur là où la vie a oublié de le faire, en permettant que soient revisités, réappropriés les temps difficiles, et que se reforme la communauté qui les traversa avec elle — pour l'éternité.

Solitude et difficultés : le voyage comme expérience

Au début de l'année 1577, la fille d'Henri II et de Catherine de Médicis se trouve dans l'une des situations les plus inconfortables de sa vie. Mariée en août 1572 à l'héritier de Navarre par sa mère et son frère aîné Charles IX dans l'espoir de régler au sommet le conflit entre catholiques et protestants, elle incarne depuis, avec son époux, l'échec de cette tentative qui s'est transformée en tragédie nationale quelques jours seulement après leurs noces¹. Dans les années suivantes, ils ont cherché à rétablir leur situation en s'engageant aux côtés du duc d'Alençon, le plus jeune frère de Marguerite, et en participant en 1574 aux complots destinés à le mettre sur le trône. Des complots, non des querelles de palais : Charles IX étant à l'agonie, et Henri, le frère suivant, étant alors roi de Pologne, tout un parti s'est mobilisé derrière Alençon — qui n'avait pas participé au massacre alors qu'Henri s'y était illustré, et qui s'engageait à assurer la

¹. Le mariage eut lieu le 18 août, le massacre de la Saint-Barthélemy le 24. Les deux événements sont intrinsèquement liés : les huguenots avaient convergé en masse vers Paris pour assister au mariage de Henri de Navarre et se rendre ensuite en Flandres porter main forte à leurs correligionnaires, sous la houlette de Coligny. Leur installation dans la capitale catholique et hostile à la réconciliation des religions mit la ville en état de surchauffe. L'étincelle vint des ultra-catholiques alliés de l'Espagne, qui tentèrent d'abord d'assassiner Coligny, puis poussèrent à l'élimination des principaux chefs protestants, avant de laisser la populace se livrer au massacre (voir Nicola-Mary Sutherland, *The Massacre of St Bartholomew and the European Conflict, 1559-1572*, London, Macmillan, 1973).

neutralité confessionnelle alors qu'Henri semblait incarner l'intolérance religieuse. Les complots, cependant, ont échoué, et Henri est monté sur le trône, tandis que Marguerite et son époux voyaient leur situation se dégrader encore. Lui toutefois a retrouvé sa position de leader du parti huguenot depuis qu'il s'est sauvé de la Cour, en février 1576. Alençon également s'en est sauvé, quelques mois auparavant. Elle seule est demeurée à Paris, otage de ses alliés : Henri III l'a fait garder à vue quelques mois, puis il lui a rendu la liberté de ses mouvements, mais il refuse de la laisser partir rejoindre son mari.

L'horizon, bouché de ce côté-là, a en revanche commencé de s'éclaircir pour le duc. Si le trône de France, en effet, n'est plus à sa portée, un autre pourrait lui échoir : celui des Pays-Bas. Bien que cette nation n'en soit pas encore une — c'est toujours un ensemble de provinces dont les plus méridionales sont sous la tutelle espagnole — ses dirigeants luttent depuis des années pour s'autonomiser et les réunir en une seule entité, forcément pluri-confessionnelle puisque le sud est catholique et le nord protestant. Le prince français, par sa neutralité personnelle, par ses projets matrimoniaux avec Elisabeth Ière d'Angleterre, paraît un bon candidat, d'autant que la France seule peut prêter main forte à un tel projet et qu'elle est le pays qui y a le plus d'intérêt : la présence de l'Espagne à sa frontière nord en même temps qu'à sa frontière sud est pour elle une menace permanente. Marguerite a donc recentré ses activités politiques dans cette direction. Faute de pouvoir servir d'intermédiaire entre la France et la Navarre — c'est là ce qu'on attend des princesses : qu'elles aident à consolider l'alliance nouée par leur mariage entre leur famille d'origine et leur famille d'adoption —, parce que les conflits religieux ont rendu cette voie impraticable, elle entend jouer ce rôle entre la Navarre et les Pays-Bas. Autrement dit continuer, comme elle le fait depuis 1573, à servir l'alliance entre son époux et son jeune frère.

Or, fin 1576, Alençon change de camp. Provisoirement certes, et par tactique — il n'empêche qu'il lâche ses alliés. Henri III en effet, devant la menace que constituent les regroupements qui se forment autour de lui et de son beau-frère depuis qu'ils sont libres, a choisi, pour les séparer, d'« acheter » l'un et de faire la guerre à l'autre. Avec le premier, il a signé la paix de Beaulieu, dite fort à propos « paix de Monsieur » tant les avantages concédés à celui-ci sont énormes, et il lui promet tous les jours de l'aider pour son « entreprise de Flandres » ; en échange de quoi, le duc a accepté de participer à la guerre qui s'ouvre contre les huguenots, et même de prendre la tête des armées... La position de Marguerite devient alors intenable.

Ses amis lui conseillent alors de quitter la cour, et ceux d'Alençon d'en profiter pour aller faire sa campagne électorale en pays flamand. Un prétexte est vite trouvé. « Si la reine de Navarre pouvoit feindre d'avoir quelque mal à quoy les eaux de Spa, où va madame la princesse de La Roche-sur-Yon, peussent servir, cela viendroit bien à propos pour vostre entreprise de Flandre, où elle pourroit faire un beau coup² », suggère un partisan du duc. La reine, justement, souffre d'un érisipèle à bras... Elle quitte donc Paris en juin avec sa vieille amie et leur suite, et parvient dans le Cambrésis en juillet. Commence alors un travail diplomatique qui doit tenir compte de toutes les sensibilités présentes sur l'échiquier politique. Ainsi, les deux autorités qui la reçoivent à Cambrai sont d'une part l'évêque, maître du lieu, « qui ne reconnoissoit le roy d'Espagne que pour protecteur » bien qu'il soit « de la maison de Barlemont [...] qui avoit le cœur espagnol » (100-101), et le gouverneur de la citadelle, Monsieur d'Inchy, qui semble plus

². *Mémoires de Marguerite de Valois, la reine Margot, suivis de lettres et autres écrits*, éd. Y. Cazaux, Paris, Mercure de France, 1986, p. 96. Les autres références apparaîtront entre parenthèses dans le corps du texte.

neutre. Marguerite parvient à convaincre le second de l'intérêt de la candidature de son frère, et il décide de l'accompagner tout le reste de son voyage.

Ainsi escortée, la reine se dirige vers Valenciennes, où la reçoivent le comte de Lalaing, son épouse, sa belle-sœur, son frère « et plusieurs autres gentils-hommes au nombre de deux ou trois cens ». La petite semaine passée avec eux, à Valenciennes puis à Mons, est essentielle pour la mission qui lui a été confiée. Lalaing, parent du comte d'Egmont — héros de la résistance flamande décapité par les Espagnols en 1568 —, est farouchement indépendantiste : « Bien qu'il eût maintenu son gouvernement sans estre entré en la ligue du prince d'Orange³ ny des huguenots, estant seigneur tres-catholique, il n'avoit neantmoins jamais voulu voir dom Jean⁴, ny permettre que luy ni aucun de la part de l'Espagnol entrast en son gouvernement. » (103) Marguerite entreprend des pourparlers qui aboutissent à l'engagement du comte et de ses fidèles : « Nous résolusmes qu'à mon retour je m'arresterois chez moy à La Fere, où mon frere viendroit, et que monsieur de Montigny, frere dudit comte de Lalain, viendroit traiter avec mon frere de cette affaire. » (108)

La reine doit ensuite rencontrer dom Juan, qui est alors à Namur. Pourparlers officiels, festivités diverses : le gouverneur des Pays-Bas a mis les petits plats dans les grands, organisé messes et festins, bals et concerts. Puis il a accompagné la reine et son escorte jusqu'au bateau qui doit les conduire à Liège. Mais la troupe est à peine montée à bord, que le gouverneur prend d'assaut la citadelle de la ville, qu'il ne contrôlait pas encore... Quant à la descente du fleuve, elle est perturbée par un orage diluvien qui manque de noyer toute la troupe. Enfin, tout le monde s'installe à Liège, où la prise des eaux et les visites de la noblesse environnante occupent un séjour endeuillé par la mort d'une des suivantes de Marguerite.

Le temps du retour, cependant, est arrivé. Or la situation s'est détériorée dans la contrée, où Don Juan a poursuivi ses offensives militaires : « tout le país estoit en feu et en armes » (119), résume la mémorialiste. En France par ailleurs, le duc d'Alençon est à nouveau au plus mal avec son frère, malgré ses victoires sur les huguenots. Il a donc jeté le gant et s'apprête à venir trouver ses alliés flamands, tandis qu'Henri III se repend d'avoir laissé partir leur sœur... L'entourage même de la reine commence à se ressentir de ces divisions. Sans passeport (l'envoyé chargé de le lui procurer n'est pas revenu), sans argent (son trésorier prétend qu'il n'y en a plus), elle décide de rentrer en France avec les moyens du bord, en faisant de longues étapes, « encore que l'une [des femmes qui l'accompagnaient] fust malade et l'autre vieille » (120). Ce sont alors quatre jours d'une folle équipée, où la troupe passe d'un danger à l'autre, et qui se termine par une chevauchée quasi solitaire, la reine quittant le Gateau-Cambrésis au petit matin du 12 septembre avec les « premiers prests » (127), laissant en arrière le plus gros de son train pour se mettre en sécurité au Catelet, puis chez elle à La Fère. C'est là que, quelques jours plus tard, le duc d'Alençon vient la retrouver, et que les rejoint Montigny avec « quatre ou cinq des plus principaux de Hainaut » (128).

Le bilan du voyage est quant à lui difficile à estimer. Les personnalités gagnées à la cause du duc par Marguerite demeureront ses alliés : Monsieur d'Inchy lui livrera, en 1579, la citadelle de Cambrai, et le comte de Lalaing restera son fidèle partisan.

³. Guillaume d'Orange-Nassau (1533-1584), ancien stathouder de Hollande, Zélande et Utrecht, dirigeait l'opposition anti-espagnole ; depuis la Pacification de Gand (1576), il dirigeait dix-sept provinces du nord, majoritairement protestantes ; il était devenu calviniste.

⁴. Don Juan d'Autriche (1545-1578), fils naturel de Charles Quint et de Barbe Blomberg, demi-frère de Philippe II d'Espagne, gouverneur des Pays-Bas depuis 1576.

Pourtant, Alençon ne parviendra pas à son but. Jamais réellement aidé par la France, il connaîtra autant de victoires que de défaites et mourra quelques années plus tard, en 1585, miné par la tuberculose, après une grave série de revers.

L'Histoire apprivoisée : le voyage comme récit

Le « voyage de Flandre » tient, dans les *Mémoires* de la reine, une place tout à fait particulière. En volume tout d'abord : les deux mois qu'il relate remplissent trente pages de l'édition Cazaux, alors que l'allure générale de la mémorialiste est habituellement très rapide, et qu'elle ne consacre à chaque année de sa vie que quelques pages en moyenne. Mais c'est avant tout le contenu de ces pages qui en fait un moment clé de l'œuvre, en même temps qu'un modèle du genre des *Mémoires* lui-même, identifié avec raison par Marc Fumaroli comme un « carrefour des genres en prose⁵ ». On y trouve en effet, outre un compte rendu d'activités, et comme entremêlés à lui, un journal de voyage, un roman d'aventure, et même une ébauche de roman psychologique.

Le compte rendu d'activité tourne essentiellement autour du travail diplomatique. Marguerite met l'accent sur sa manière d'aborder et de convaincre ses partenaires : une science qu'elle a apprise de sa mère, à l'école de laquelle s'est passée son enfance et son adolescence. Décrivant par exemple son premier soir à Cambrai, elle signale que l'évêque se retira dès la fin du souper, laissant le gouverneur de la citadelle l'entretenir durant le bal ; « voyant la belle occasion qui m'estoit offerte, souligne-t-elle, [...] j'employay tout ce que Dieu m'avoit donné d'esprit à rendre monsieur d'Ainsi affectionné à la France, et particulièrement à mon frere. » (102) Ce sont toutefois les pourparlers avec les Lalaing qui donnent à la mémorialiste l'occasion de décrire toute la finesse de cette science. Cherchant la meilleure occasion d'entrer en matière, elle attend le second soir de son séjour dans le Hainaut, où le comte a prévu une grande fête. Elle consacre alors le temps du festin, puis celui du bal, à faire connaissance et à se lier avec la comtesse, que sa simplicité et sa noblesse lui rendent très vite sympathique. Enfin, remerciant avec effusion, elle soupire contre la Fortune qui veut que « le ciel ne nous eust fait naistre elle et moy d'une mesme patrie : ce que je disois pour la faire entrer aux discours qui pouvoient servir au dessein de mon frere. » (105) La comtesse entend bien. Elle aborde le sujet des malheurs du temps, et de la division des partis hostiles à l'Espagne : si seulement le roi de France pouvait avoir envie de « r'acquérir ce païs » ! Marguerite explique alors qu'il ne faut pas chercher secours de ce côté, mais bien de celui de son jeune frère, et son interlocutrice reçoit « avec beaucoup de contentement cette ouverture » (106)... Le tour est presque joué. Le soir, la comtesse parle à son époux, et le lendemain c'est ouvertement que le comte demande à conférer avec la reine. A la fin des pourparlers, décidé à approfondir cette alliance, il lui suggère même de gagner d'Inchy. Sans lui dire que c'est déjà fait, elle lui répond qu'il saura mieux s'y employer qu'elle, afin de lui laisser l'avantage de la tractation — dont le résultat est assuré.

Ces négociations sont ponctuées, dans le récit de Marguerite, de notations nombreuses et d'une précision quasi ethnographique sur les coutumes, les paysages, l'architecture, les particularismes des pays qu'elle traverse, qui recréent le rythme du voyage, faisant succéder les déplacements, les surprises, les temps consacrés au repos et aux pourparlers. Elle commence ainsi par évoquer son cortège et les gens qui

⁵. Marc Fumaroli, « Les *Mémoires* du XVII^e siècle au carrefour des genres en prose », *XVII^e siècle* 1971, p. 7-37.

l'accompagnent, précisant le nombre de filles à cheval et de charriots, décrivant précisément la décoration de sa litière, comme pour mimer la lente traversée de la Picardie, « où les villes avoient commandement du roy de me recevoir » (100), sans qu'aucune d'elles ne soit distinguée. En revanche, dès qu'elle est en terre étrangère — exotique —, elle s'efforce de traduire les impressions qui furent les siennes ou celles de ses compagnons, en fournissant à son lecteur les éléments nécessaires à la représentation des lieux et des situations (comparaisons, explications, généralisations...). Elle écrit ainsi : « Je trouvoy Cambray, bien qu'elle ne soit bastie de si bonne estoffe que les nostres de France, beaucoup plus agreable, pour y estre les rues et places beaucoup mieux proportionnées, et disposées comme elles sont, et les eglises tres-grandes et belles, ornement commun à toutes les villes de Flandres. » (101) Elle décrit également « Valenciennes, ville qui cede en force à Cambray, et non en l'ornement des belles places et belles eglises, où les fontaines et les horologes, avec industrie propre aux Allemans » (103), font l'admiration des Français. Quant à Liège, c'est une ville « plus grande que Lion, et [...] presque en mesme assiete, la riviere de Meuse passant au milieu » (113). En revanche, Spa n'est « qu'un petit village de trois ou quatre meschantes petites maisons » (114).

Marguerite rapporte également ce qui touche aux individus, à leur manière d'être, à leurs mœurs. Au moment où commence le festin de Mons, où toutes les dames du pays ont été convoquées, elle explique que « le naturel des Flamendes [est] d'estre privées, familiares et joyeuses » (104). Et elle évoque longuement l'exemple de la comtesse de Lalaing, qui fait en outre une chose encore bien rare : au milieu du festin, elle met son fils « entre nous deux sur la table, et librement se déboutonne, baillant son tetin à son petit » (105). Parfois, ce sont des éléments plus abstraits qu'elle explique, comme le mode de vie des chanoinesses de Sainte-Vaudrud, qui « ne logent pas en dortoir, mais en maisons separées » et « s'habillent quatre fois le jour » (107), ou la spécificité de l'évêché de Liège, « qui s'obtient par eslection » (113), ou encore le statut des bourgmaistres « qui sont comme consuls en Gascongne et eschevins en France » (121).

Le roman d'aventure est de même habilement tissé dans la relation de voyage. Si par eux-mêmes la traversée de pays étrangers, la mission diplomatique difficile, et le contexte géopolitique dangereux concourent à créer une atmosphère d'intrigues et de rebondissements, Marguerite excelle à entretenir son lecteur dans l'attente des irrptions de l'inconnu et des retournements de situation — dont il sait pertinemment que l'héroïne a triomphé puisque c'est elle qui en fait le récit. Dans la première partie du voyage par exemple, où l'aventure se résume à passer la frontière française et à rencontrer des notables inconnus, elle attire subrepticement l'attention sur des détails apparemment anodins mais qui en réalité connotent l'insécurité. Ainsi, lorsqu'à Cambray elle relate l'accueil poli mais distant de l'évêque pro-espagnol, elle le décrit « tres-bien accompagné de gens qui avoient les habits et l'apparence de vrais Flaments, comme ils sont fort grossiers en ce quartier-là » (101), ce qui peut être entendu positivement (bonne escorte, gens simples : rien à craindre) comme négativement (gens frustes, nombreux : on est à leur merci). Un peu plus loin, alors que l'évêque s'est retiré et qu'elle est au bal, entre les mains du sympathique Monsieur d'Inchy, elle souligne qu'il a, pour l'occasion, abandonné son poste, « imprudemment, ce me semble, veu qu'il avoit la charge de la citadelle. » (101).

La suite du voyage est de la même façon pimentée de signes menaçants, alors qu'aucun danger réel n'est encore à l'horizon. Ainsi la différence entre l'escorte du bailli du Hainaut et celle du gouverneur des Pays Bas fait-elle monter d'un coup la tension et

craindre le pire pour Marguerite, en même temps qu'elle prépare le lecteur à comprendre la fourberie de l'Espagnol, qui ne lui sera révélée que bien plus tard : « Cette belle et grande troupe s'en estant retournée, ayant fait peu de chemin, je trouvay dom Jean d'Autriche accompagné de force estafiers, mais seulement de vingt ou trente chevaux [...]. Des domestiques de dom Jean il n'y en avoit de nom et d'apparence qu'un Ludovic de Gonzague, qui se disoit parent du duc de Mantoue. Le reste estoit de petites gens de mauvaise mine, n'y ayant nulle noblesse de Flandre. » (109).

L'entrevue toutefois se passe bien ; mais Marguerite ne laisse pas son lecteur se rassurer. Dès qu'elle embarque sur la Meuse, elle l'avertit : La Fortune envieuse et traïstresse ne pouvant supporter la gloire d'une si heureuse fortune qui m'avoit accompagnée jusques-là en ce voyage, me donna deux sinistres augures des traverses que, pour contenter son envie, elle me preparoit à mon retour » (112). Le premier est une crise de nerfs qui terrasse l'une de ses demoiselles de compagnie, l'autre est la brusque montée des eaux de la Meuse. Mais ce sont toutefois, comme elle l'a annoncé, la fin du séjour à Liège et le voyage du retour qui contiennent l'essentiel du roman d'aventure, dont tous les ingrédients sont présents : contexte dangereux, serviteurs traîtres, amies fidèles, méprises, ruses, courses-poursuites, actes d'héroïsme... A Huy, les habitants qui associent la reine de la Navarre et la prise de Namur sont saisis de panique : « soudain que nous fusmes logez, ils sonnent le tocsin et traînent l'artillerie par les rues, et les barriques contre mon logis, tendans les chaisnes, à fin que nous ne nous puissions joindre ensemble, et nous tindrent toute la nuict en ces alteres sans avoir moyen de parler à aucuns d'eux » (121). A Dinant, c'est soir d'élections : « Tout y estoit ce jour-là en desbauche ; tout le monde yvre » ; et par malheur on reconnaît dans sa troupe un fidèle de l'évêque de Liège, ennemi héréditaire de la ville... La reine, qu'on ne connaît pas et qui n'a qu'une petite suite avec elle, est agressée par la foule et ne doit qu'à la fermeté de son attitude d'échapper à un probable massacre. Le lendemain, des troupes espagnoles se présentent, soi-disant pour protéger la reine et son escorte, qui s'enfuient dans l'autre direction à travers la campagne, jusqu'au château de Fleurines, dont la châtelaine, alors seule, s'affole et s'enferme dans le donjon, « inexorable à nos prières » ! Pour finir, ce sont les huguenots qui menacent, motivant la chevauchée impromptue qui clôt l'aventure, celle-ci se trouvant couronnée par les retrouvailles du prince et de la princesse : ils tombent dans les bras l'un de l'autre, pour un bonheur de « deux mois, qui ne nous furent que deux petits jours » (128).

La littérarité d'une telle séquence a parfois berné les biographes malveillants, qui ont cru y voir la confirmation d'une des mille accusations douteuses dont est fait le mythe de la « reine Margot »⁶... Ne leur en déplaise, la romance de l'épisode ne se situe pas là. C'est au cœur du récit, en effet, que surgit l'histoire des amours de Mademoiselle de Tournon. Marguerite en annonce la relation en même temps que l'issue dès l'embarquement sur la Meuse, puisque le mal qui saisit la fille de sa dame d'honneur constitue le premier des deux « sinistres augures » donnés par la Fortune. « J'en diray la funeste histoire en son lieu, pour estre remarquable » (112), glose-t-elle avant de revenir à son récit, c'est-à-dire à l'autre présage. « Son lieu », c'est le moment du décès de la jeune fille, qui intervient à Liège : l'histoire d'amour malheureuse, résumée depuis son éclosion jusqu'à sa fin, occupe alors habilement le temps mort de la cure.

En faisant ce qu'elle nomme elle-même une « digression à [s]on discours », Marguerite insiste sur la force du psychisme et sur l'enchaînement tragique des événements qui mènent à l'issue fatale. C'est la sévérité de Madame de Tournon en effet,

⁶. Voir E. Viennot, *Marguerite de Valois, histoire d'une femme, histoire d'un mythe*, Paris, Payot, 1993.

son incapacité à comprendre le chagrin de sa fille après la rupture de ses projets de mariage, qui l'ont enfermée dans le souvenir de l'homme qu'elle aimait, alors que lui a cessé de l'aimer ; et c'est « le despit, le regret, l'ennuy » de constater un tel changement en lui quand elle le revoit en Flandre, associés à la contrainte « de faire bonne mine tant qu'il fut present » qui précipitent la crise (« elle se trouve tellement saisie qu'elle ne peut plus respirer qu'en criant et avec des douleurs mortelles ») puis le décès (« la jeunesse combat huit ou dix jours la mort, qui, armée de despit, se rend en fin victorieuse », 116). Les funérailles constituent toutefois le moment fort de l'analyse psychologique, qui prend alors des accents proustiens. Car le jeune homme, « quelques jours aprez mon partement de Namur s'estant repenty de sa cruauté, et son ancienne flume s'estant de nouveau rallumée (ô estrange fait !) par l'absence, qui par la presence ne pouvoit estre esmue, se resout de la venir demander à sa mère » et ne parvient malheureusement à Liège que pour voir passer un cortège funèbre... Sa curiosité, ses demandes d'explications, sa stupeur, son évanouissement (« à ce mot il se pasme et tombe de cheval », 117) forment un morceau d'anthologie : on comprend qu'un romancier du XVIIe se soit emparé de l'épisode pour en faire un roman, *Mademoiselle de Tournon*⁷.

La solitude accompagnée : le voyage comme elixir

L'exceptionnalité du récit du voyage de Flandres dans les *Mémoires* de Marguerite a souvent poussé les commentateurs (dont aucun ne s'est réellement penché sur son œuvre du point de vue littéraire) à en déduire que cette ambassade constituait, pour reprendre les mots de Cazaux, « la seule grande entreprise politique à laquelle [elle] ait été étroitement associée. » (95) Cette lecture est à l'évidence tautologique, induite par le traitement même que réserve le texte à l'épisode ; car Marguerite fut associée à d'autres entreprises politiques, notamment la paix de Beaulieu et la Conférence de Nérac, pour ne citer que celles qu'évoquent (trop rapidement certes) les *Mémoires*, et elle mena pour son propre compte, à la fin de sa vie, deux entreprises politiques majeures, qui sont d'une part son divorce d'avec Henri IV et d'autre part son retour d'exil à Paris, monnayé contre le don de ses terres à la Couronne. Cette lecture réductrice conforte en outre, on le sent bien, la vision misogyne de plusieurs de ses biographes, pour qui cette femme-là n'a jamais rien fait de cohérent dans son existence et s'est principalement intéressée à sa libido — alors que c'est eux que celle-ci fascine et rend incapables d'y voir clair ; en l'espèce, le voyage de Flandre n'aurait été qu'un moment de triomphe personnel, aussi vain qu'inutile, et complaisamment rapporté par la mémorialiste pour se mettre en valeur.

En réalité, la piste de la mise en valeur personnelle ne mène qu'à une impasse. Si tel avait été l'objectif de Marguerite en écrivant ses *Mémoires*, leur allure générale serait beaucoup moins rapide, bien d'autres épisodes subiraient une expansion textuelle, et ses propres manifestations de bravoure seraient mieux soulignées — alors qu'un bon nombre (connues par ailleurs) ne sont pas mentionnées, que certaines ne le sont qu'à peine, et que les autres sont constamment attribuées à l'intervention divine. Il faut plutôt s'intéresser, pour comprendre la singularité du récit du voyage de Flandre (et, corrélativement, la brièveté du reste), à la situation d'énonciation de la reine. Se souvenir, notamment, car c'est ici central, qu'elle écrit son autobiographie pour

⁷. Anonyme. *Mademoiselle de Tournon*, Paris, Claude Barbin, 1678. Rappelons que le succès des *Mémoires*, publiés pour la première fois en 1628 et réédités à de multiples reprises jusqu'à la fin du siècle, participèrent pour beaucoup à la vogue des romans historiques.

répondre à son vieil ami Brantôme, qui lui a fait parvenir son *Discours sur la reine de France et de Navarre, Marguerite*⁸. Elle l'a lu, elle l'a trouvé fautif par endroit, et trop dithyrambique dans l'ensemble, mais le récit lui a plu : elle entend lui fournir ce qu'il n'a pas su, ou pas compris, afin qu'il reprenne son Discours et le perfectionne. C'est dans cet objectif qu'elle entame sa relation, en soulignant la différence de *genre* qui existera entre les deux textes : « Je traceray mes memoires, à qui je ne donneray un plus glorieux nom, bien qu'ils meritassent celuy d'histoire, pour la verité qui y est contenue nuement et sans ornement aucun [...]. Cet œuvre donc d'une apres-dinée ira vers vous comme les petits ours, en masse lourde et difforme, pour y recevoir sa formation. C'est un chaos, duquel vous avez déjà tiré la lumière. Il reste l'œuvre de cinq ou six autres journées. » (36)

Marguerite abandonne toutefois rapidement cette position un peu raide : c'est une conversation amicale qu'elle instaure avec Brantôme, pour qui elle déroule le fil de sa vie, chronologiquement. Par ailleurs, les logiques de la mémoire ne sont pas forcément celles de la volonté : il lui arrive de raconter des épisodes qu'elle avait décidé de taire, parce qu'il les avait suffisamment connus, ou au contraire d'oublier de faire les rectifications qu'elle avait annoncées. Les *Mémoires* sont donc une œuvre autonome, qui perd progressivement de vue son premier objet (ou son prétexte) et dépasse au final, en quantité comme en qualité, le Discours auquel ils étaient censés servir de complément. Pourtant, on peut estimer que c'est d'abord parce qu'elle s'adresse à son « historien » que certaines narrations sont « anormalement » réduites (le voyage en Gascogne de 1578, par exemple, auquel il avait participé, et dont il parlait longuement et justement dans le Discours) ou « anormalement » développées (la Saint-Barthélemy par exemple, qu'il n'avait pas vécue n'étant pas à Paris, et à propos de laquelle il se trompait). Or le voyage de Flandre était de loin l'épisode le plus étranger à Brantôme. Non seulement il n'y avait pas accompagné Marguerite et il ne connaissait personne qui l'eût fait, mais il n'avait jamais lui-même mis les pieds dans ce pays, et sa géopolitique lui était bien moins familière que celle du sud de l'Europe ; il ne soufflait d'ailleurs pas mot de ce périple dans son Discours.

On comprend mieux, dès lors, et l'extension de l'épisode dans les *Mémoires* de Marguerite, et la diversité de ce qui le constitue. C'est pour lui qu'elle décrit les rues, les fontaines, les places, les églises, les habits des gens, leur aspect, leurs coutumes. C'est pour lui qu'elle explique qu'« il y avoit trois partis : celuy des Estats, qui estoient les catholiques de Flandres ; celuy du prince d'Orange et des huguenots, qui n'estoient qu'un, et celuy d'Espagne, où commandoit dom Jean. » (119) C'est pour lui, le Périgourdin, le grand voyageur, qu'elle compare Cambrai à Lyon et les bourgmaîtres aux consuls de Gascogne. C'est avec lui qu'elle rit en évoquant l'émerveillement de « nos François, ne leur estant commun de voir des horologes représenter une agreable musique de voix, avec aultant de sortes de personnages que le petit chasteau que l'on alloit voir pour chose rare au faulxbourg Saint-Germain » (103). De même, c'est à son attention qu'elle explique le détail de ses négociations, lui qui l'avait vue, à Paris, à Bordeaux, séduire ses interlocuteurs polonais ou gascons avec la seule magie de son charme et son verbe, comme il le rapportait dans le Discours. L'aspect galant lui-même de l'épisode, le délicat récit des amours de Mlle de Tournon, prend son sens dans ce cadre — même si la préférence du fringant gentilhomme allait aux *love stories* moins éthérées. Et c'est à lui que s'adressent les apartés, ces remarques glissées dans le texte

⁸. Brantôme, *Discours sur la reine de France et de Navarre, Marguerite*, in *Recueil des dames, Poésies et Tombaux*, Ed. E. Vaucheret, Paris, Gallimard-La Pléiade, 1992.

où la voix du temps de l'écriture couvre un instant celle du récit, comme lorsqu'après avoir mentionné le risque pris par d'Inchy quittant sa citadelle, elle ajoute avec un sourire : « J'en parle comme sçavante à mes despens, pour avoir plus appris que je n'en desirerois comme il se faut comporter à la garde d'une place. » (101) La dernière guerre civile vient de se terminer, ils savent tous deux de quoi elle parle.

Ce sourire qui domine, on l'a vu, presque tout le récit du voyage de Flandre, paraît donc lié à la complicité ancienne nouée avec Brantôme, et renouvelée par l'envoi du Discours. Mais le bonheur qui s'en dégage pourrait bien provenir d'un autre compagnonnage : celui d'Alençon, dont Brantôme avait été l'ami et le chambellan, et qu'il aurait dû — sans les aléas de la vie — suivre en Flandres⁹. C'est à lui, le frère aimé, aidé, soutenu, pleuré, lui le duc de Brabant, le fiancé malheureux de la reine Elisabeth, l'intrépide guerrier « plus né à conquérir qu'à conserver » (96), qu'est vraisemblablement dédié ce médaillon de trente pages, où elle se montre, pour Brantôme, vantant devant ses interlocuteurs flamands — et par ricochet, la postérité — le « brave prince » (102) « nourry aux armes, et estimé un des meilleurs capitaines de nostre temps », « d'un naturel doux, non ingrat », et en conséquences « suivy de tout ce qui est de meilleur en France » (106) — c'est-à-dire, entre autres, de l'ami Brantôme...

*

Le voyage de Flandres apparaît donc comme un épisode clé des *Mémoires*. Il permet à Marguerite, non pas de « revivre son passé » comme on le dit ordinairement, et pas davantage de le « transformer », mais bien de vivre et de transformer le présent. Un présent fait d'échec et de solitude : la reine vit en exil depuis presque huit ans quand elle entame la rédaction de ses souvenirs, claquemurrée avec ses fidèles dans une forteresse auvergnate, après avoir quitté son mari, guerroyé pour son propre compte, fui de place forte en place forte, et finalement s'être résignée à attendre un signe du vainqueur des guerres civiles. Le signe est arrivé — avec l'espoir de mettre fin à la « traversée du désert » : l'ancien époux veut divorcer. Mais ce n'est pas avec lui, qui l'avait quasi répudiée, qui l'a laissée errer une décennie durant, que Marguerite peut faire le point. C'est dans la solitude de son château, dans le tête-à-tête avec elle-même, dans le dialogue avec l'ami, dans l'évocation du frère mort, qu'elle peut se ressourcer, reconstituer une nouvelle cellule, une nouvelle famille, l'un de ces trios qu'elle avait plusieurs fois été amenée à former, mais qui, dans la vie, s'étaient défaits sous les coups du malheur. Trio inséparable, cette fois, et promis à l'éternité : tandis qu'elle répond à Brantôme, celui-ci lui dédie le premier livre de ses Dames, et le second au duc. Présence à l'autre, au monde, à la postérité, que seule l'absence pouvait créer : ô étrange fait !

Éliane Viennot

⁹. Voir Madeleine Lazard, *Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme*, Paris, Fayard, 1995.